

A MA NOBLE PROTECTRICE MME DE M***

L'ENFANT (BLUETTE)

Penché sur le sein maternel,
L'enfant, dans sa grâce naïve,
Semble emprunter des mots au ciel
Disant sa tendresse expansive.
A sa mère, pour l'exalter,
Il gazouille des vœux sans suite,
Et ne cesse de répéter
Ces mille riens qui l'ont séduite !

Doux comme le parfum des fleurs
—Ou le flot mourant au rivage
En murmure berçant les fleurs—
S'élève son joli langage.
De ses accents mélodieux
Nul ne dira la mélodie ;
De ses petits airs gracieux
Qui peut égaler l'innocence ?

Son tendre babil enfantin
Des sons de la lyre de l'ange
Paraît être un écho lointain :
Tel, sur l'onde calme qu'il frange,
Glisse le zéphyr, recueillant
Les douces voix des gouttelettes,
Lave de cristal scintillant,
Aux irradiantes facettes !

A nos champs Dieu donne les fleurs,
A l'oiseau des bois sa parure ;
Au bleu firmament ses splendeurs,
Au ruisseau furtif son murmure :
Mais il donne au petit enfant
Son œil limpide et sa tendresse :
Son sourire, ou son pleur touchant....
.... Surtout, son baiser plein d'ivresse !

ENVOI :

Madame,

Pour dépeindre vos talents, vos vertus, votre radiance, votre bonté toute pleine de noblesse, il faudrait une plume de Racine, une éloquence de Bossuet, jointes à une âme de Fénelon. Je n'ai point l'outrecuidance de croire égaler le cœur de celui-ci, l'inimitable parole de celui-là, et bien moins encore le génie du premier !

N'osant effleurer un sujet aussi élevé que celui de vos qualités, je me suis rejeté sur l'Enfance—que vous aimez—et c'est une simple bluette que j'ai commise. A qui aurais-je pu la dédier mieux qu'à l'une des plus nobles mères canadiennes—ces mères que l'Europe envie ?

C'est une hardiesse frisant la témérité, que d'oser vous offrir ces pauvres bouts rimés : et cependant si, dans votre grande bienveillance, vous daigniez les accepter, combien vous rendriez heureux, madame, celui qui se proteste, avec le plus profond respect et la plus entière gratitude,

Votre très humble et
très obéissant serviteur,
FIRMIN PICARD.

A DENIS RUTHBAN

2^e LETTRE

Je relis, par une journée ensoleillée de fin de septembre, pour me remettre en route, la première lettre à votre adresse, et je trouve de plus en plus qu'elle est l'écho fidèle de ce que pensent ceux qui voient en vous l'étoffe du littérateur qu'on applaudira, sans arrière-pensée, dans un avenir peu éloigné.

Nous savons tous que vous n'avez jamais eu l'envie de poser à l'écrivain : c'est un titre de plus à l'admiration que l'on éprouve pour votre beau talent ; et le fait de dire au public les bonnes choses que l'on pense de votre personnalité littéraire, n'est pas, que je sache, un attentat à faire chanceler votre vertu d'humilité.

Au contraire, c'est l'éloge mérité qui vient encourager le vaillant lutteur entré sans crainte dans la lutte ardente ; c'est l'appoint d'une bonne pa-

role au moment même où les délices de Capoue pourraient essayer d'endormir un instant peut-être toute la vivacité d'un esprit qui se doit à lui-même et aux autres de ne jamais rester silencieux.

"Brin d'herbe," à la prose si délicate de touche, si naturelle, si vraie et partant si touchante, vous écrivait, un de ces jours du mois de juin dernier : que vous étiez capable d'écrire de jolies choses quand vous parlez de sujets que vous connaissez et que vous aimez.

J'en sais un, moi, que vous connaissez et que vous aimez : la critique ! et c'est sur ce thème varié à l'infini que je voudrais vous voir broder de ces jolies choses que vous avez le don de rendre agréables, instructives, parce qu'elles sont l'œuvre d'études très fortes et de connaissances approfondies.

N'allez pas songer, ami Ruthban, à dormir sur les lauriers que l'on peut vous donner ; il en est d'autres encore qui vous attendent dans ce vaste champ de la critique où—*rari nantes*—n'ont fait que passer, pour le plus grand mal de beaucoup des jeunes écrivains d'aujourd'hui, certains esprits étroits qui ne voulaient point mesurer les talents en herbe que de la hauteur de leur morgue pédantesque et à la mesure de leur égoïsme d'écrivain parvenu.

Vous rappelez vous cette journée splendide à bord du bateau, un de ces jours des vacances de l'an dernier ? Elle compte dans ma vie de déboires et de rancœur, comme une des plus radieuses que l'on aime tant à évoquer quand le monde se fait méchant et que la fortune bat de l'aile bien loin de vous.

Quel soleil ! quels horizons lumineux ! Accoudés au bastingage, nous divisions d'art, de littérature, d'esthétique, de diction, d'élocution, voire même d'un brin de politique. Mais je me souviens surtout de notre entretiens sur les hontes littéraires de Canada. N'enous ne discussions pas Routhier, le maître à nous tous, qui rêvait aux grandes choses qui lui offrirait le spectacle de la côte nord dans toute sa majestueuse beauté, et ce, à dix pas de nous ; on ne le discute pas, on l'admire sans réserve, et nous étions d'accord sur ce sujet comme sur bien d'autres que les exigences de notre vie de chaque jour ne nous permettent pas de dévoiler.

Et puis ce fut le tour de Fréchette, Lemay, Chauveau ; nous déplorions l'absence de toute critique vraiment digne de ce nom dans le champ de la littérature canadienne, car nous ne voulions pas donner le nom de critique à ces éreintements pour la galerie donnés à quelques-uns de la littérature du pays, par quelques-uns de cette école qu'il convient de ménager, ou gare à l'échine ! Oh ! non. Je ne veux pas prostituer ce mot-là en l'accolant à ces écrits qui ont valu, dans le temps, une avalanche, une bordée de je ne sais plus quoi venant de tout côté.

Voyez-vous, la jeunesse s'indignait de voir tant d'arrogance chez ceux-là qui nous avaient devancés dans la carrière, c'est vrai et, qui justement pour cela et à cause de cela devaient sinon modérer les coups, du moins en calculer mieux la portée et les effets. Et ce fut un concert de malédictions sur la tête des iconoclastes et les plus meurtris ne furent certainement pas ceux que l'on voulait écraser : c'est ainsi qu'il arrive souvent dans le meilleur des mondes... de la critique rageuse à tant la ligne.

Et je vous écoutais parler d'art, de déclamation et de saine critique, essayant, mais en vain, de retenir le soleil déclinant à l'horizon, d'empêcher la fuite du temps, de ces heures si précieuses où je pouvais, à l'aise, deviner en vous l'homme déjà mûr pour entrer de plain pied dans l'arène et d'imposer silence à ceux qui ne savent trouver dans la critique des œuvres que le désir de faire mousser quelque'un ou d'empêcher un talent hors ligne de porter ombrage.

Oui, il appartenait à un jeune homme de votre trempe, nourri de la sève des auteurs sérieux et de grande lignée, abreuvé à la source vive des intelligences d'élite qui ont laissé sur le monde une empreinte que le temps ne saurait effacer, il vous appartient d'étudier notre position au point de vue littéraire, de considérer les causes d'infériorité de notre littérature nationale, d'apporter le re-

mède à cet état de choses, en un mot, tracer les voies véritables dans lesquelles le bataillon des jeunes doit entrer pour jeter du lustre et de l'éclat sur les lettres canadiennes.

C'est une rude tâche, direz-vous ? Elle est tentatrice, et je ne serais pas surpris de vous voir un jour résolument à la besogne, n'ayant de repos que le grand travail de régénération terminé, le labeur suprême fini à point.

Moi qui vous trace ces lignes, que le travail de chaque heure interrompt trop souvent, je me sens bon à pas grand chose dans cette entreprise hardie de donner les règles d'une littérature indigène, si je puis ainsi m'exprimer ; mais je pourrai bien applaudir de toutes mes forces tout mouvement en ce sens venant de qui que ce soit. C'est là le mobile qui m'a poussé à vous adresser une première lettre dans LE MONDE ILLUSTRÉ, si sympathique aux jeunes, si fidèle à ceux qui l'ont encouragé et soutenu de leurs premiers écrits.

Je l'ai relue ; elle ne m'a pas trop surpris. L'admiration vive, intense, née d'une rencontre de qu'ilques heures, et légitimée dans la suite par l'autorité d'une parole de louange à votre adresse tombée des lèvres d'un maître, l'admiration qui s'y trouve en termes non équivoques peut surprendre votre humilité "depuis longtemps couchée dans la poussière," mais ne saurait être taxée de futile, voire même d'assommoir par ceux qui ont été, comme moi, à même de constater vos dispositions, votre beau talent, toutes les heureuses qualités qui vous mettent au-dessus de tous les jeunes de l'heure présente, occupés à leur réputation d'homme de lettres.

Je souhaite donc ardemment voir monter, monter encore, monter toujours, là-bas, au nord, cette étoile qui nous promet tant. Qu'elle s'avance, se-reine, dans le ciel serein, et qu'à nos regards fixés sur elle, elle apporte le doux regard de ses rivés, le scintillement doux, que l'on aime tant admirer, le soir, dans cette voûte sublime aux horizons larges, infinis, incommensurables. Qu'elle nous apporte la bonne nouvelle d'une régénération littéraire tant désirée !

VIATOR.

BEAUHARNOIS

(Voir gravures)

C'est une des plus délicieuses petites villes de la province de Québec. Elle est sise sur la rive sud du Saint-Laurent, à une trentaine de milles au-dessus de Montréal.

Coquettement enfouie, au déclin de hauteurs pittoresques, qui viennent s'incliner respectueusement devant le fleuve roi, ombrageant son front de beaux arbres, ceux, entre autres, de la jolie presqu'île, dite "Pointe Saint-Louis," Beauharnois se prélassait au fond de l'une des plus gentilles baies que forme le lac Saint-Louis, au confluent de la petite rivière du même nom.

A trois milles plus haut que Beauharnois, au hameau de Melocheville, se trouve l'entrée du canal Beauharnois, reliant les deux lacs, Saint-Louis et Saint-François.

La population de Beauharnois est d'une couple de milliers d'âmes, et tend à augmenter chaque jour, surtout depuis que la grande industrie est venue y établir ses quartiers.

Toutefois, Beauharnois conservera encore longtemps son caractère tout particulier de villégiature : rendez-vous très commode et fort aimable, aux beaux jours d'été, de la haute émigration montréalaise.

Les quelques monuments de Beauharnois, que nous illustrons, dénotent le plein progrès et la naissante activité.

Le vice-président de la Chambre des Communes, député du comté de Beauharnois, M. J.-G.-H. Bergeron, réside là, au chef-lieu de son comté et du district, en sa villa "La Chaumière."

Parmi les autres habitués, de distinction, que Beauharnois voit lui revenir avec la belle saison, on remarque l'honorable M. Leblanc, président de l'Assemblée Législative ; les familles du regretté M. C.-S. Rodier, ex-sénateur, et de l'honorable M. Joseph Tassé, rédacteur en chef de *La Minerve* et sénateur pour la division Salaberry, laquelle comprend le comté de Beauharnois.—J. ST-E.